



Conférence donnée lors de la session 2009, « Nouvelles solidarités, nouvelle société »

« Qu’as-tu fait de ton frère ? »

ETIENNE GRIEU*

« Qu’as-tu fait de ton frère ? »¹ : question qui sans cesse vient rouvrir le dossier des causes entendues et des missions accomplies. Dès les premières pages de la Bible (Gn 4,91), elle est déposée dans l’oreille du lecteur qui la retrouve ensuite régulièrement au fil des pages, jusqu’à ce qu’enfin elle lui soit silencieusement redonnée par la simple évocation de l’agneau égorgé, debout au cœur de la louange céleste (Ap. 5,6). Comment résonne aujourd’hui cette interrogation de toujours ? Que fait-elle entendre dans le contexte d’une société postmoderne en crise ? À quoi appelle-t-elle ? Voilà le point que je vais aborder ici, sous forme d’une simple esquisse.

Bien d’autres croyants avant nous, dans d’autres contextes, se sont laissés mouvoir par cette réoccupation. C’est pourquoi, au moment de se demander comment elle se présente à l’heure actuelle, il est intéressant de jeter un coup d’œil sur cette histoire d’engagement, ne serait-ce que pour se laisser encourager par ceux qui nous ont précédés. De plus, ce rapide parcours pourrait permettre d’éviter les schémas trop simples, tels ceux qui opposeraient la vilaine charité d’autrefois à la splendide solidarité d’aujourd’hui, pleinement lucide et enfin consciente de ses responsabilités.

Une surprenante créativité en matière de solidarité

Un regard sur l’histoire révèle en effet un étonnant foisonnement. Au fil des siècles, au fur et à mesure que des défis nouveaux apparaissent qui mettent en cause la dignité humaine, des hommes et des femmes s’organisent et, mus au moins en partie par leur foi, prennent des initiatives, donnant à la solidarité des expressions inédites. Sans doute sensibilisés par l’appel à voir en toute personne un frère, une sœur, ils ont refusé que certains soient laissés sur le côté, méprisés ou tenus pour rien.

Quelques exemples sont bien connus : ainsi la création des Hôtels Dieu au Moyen Age, à la base de notre infrastructure hospitalière en Europe et suivie par quantités d’autres initiatives autour de la santé. Parmi les plus récentes, on peut citer le combat de Henri Dunant, membre d’une Église du réveil en Suisse, pour secourir les blessés de guerre, qui donnera la Croix Rouge, et inspirera beaucoup d’autres organisations urgentistes ; ou bien le long chemin pour faire reconnaître l’importance de la présence et des soins à ceux qui meurent, avec Jeanne Garnier et l’association des Dames du Calvaire à Lyon (fondation 1842) et, de l’autre côté de la Manche, les Sœurs de la charité et, bien sûr, Cicely Saunders, fervente anglicane, pionnière en matière de soins palliatifs.

* Etienne Grieu est jésuite, maître de conférence en théologie dogmatique et pastorale au Centre Sèvres (Paris). Il est l’auteur entre autres de *Un lien si fort. Quand l’amour du Dieu se fait diaconie*, L’Atelier, 2009 ; *Chemins de Dieu, passages du Christ*, Lethielleux, 2007 ; *Nés de Dieu*, Coll. Cogitatio Fidei, Le Cerf, 2003.

¹ La question posée est en fait : « où est Abel, ton frère ? » ; elle fait écho à la quête de Dieu cherchant Adam dans le jardin : « où es-tu ? » (Gn 3,9) ; ensuite vient « qu’as-tu fait ? » (Gn 4,10), qui a sans doute entraîné la reformulation de la question initiale en : « qu’as-tu fait de ton frère ? »

D'autres créations sont moins connues mais intéressantes car elles montrent l'importance de l'imagination pour la solidarité : c'est un frère récollet (famille franciscaine) qui, en 1462, promeut le prêt sur gage à intérêt faible ou nul pour permettre aux pauvres d'échapper aux usuriers, initiative que l'on classerait aujourd'hui dans le champ de l'économie solidaire . Plus proche de nous, ce sont des Églises mennonites qui, dans les années 40, ont eu l'idée de ce que nous appelons désormais le commerce équitable, et c'est un prêtre, Frans van der Hoff ainsi qu'un économiste, Nico Roozen, qui ont mis au point le label Max Havelar.

Enormément d'initiatives ont bien entendu été prises en direction des jeunes défavorisés. Parmi les plus récentes on peut citer les patronages (naissance au XIXe siècle), qui prenaient en charge la question de la formation professionnelle, des loisirs et du sport, et annonçaient les mouvements d'éducation populaire, lesquels ont connu au cours du XXe siècle un développement très important avec l'appui de l'Église.

En France, ne doit-on pas au Père Joseph Wresinski d'avoir ouvert une brèche dans la manière de penser la place et le rôle des plus pauvres dans la société ? Il faudrait citer aussi d'autres combats à tournure politique, comme celui de Martin Luther King aux États-Unis, de Desmond Tutu en Afrique du Sud, mais aussi, ceux moins spectaculaires, mais très intéressants, d'Européens comme Robert Schumann, Giorgio La Pira ou Adenauer pour la réconciliation des peuples après la seconde guerre mondiale. Aujourd'hui, ce sont aussi les luttes des Sans Terre au Brésil, les combats pour la promotion des hors castes en Inde et, plus proches de nous, la mobilisation pour que les étrangers sans papiers présents sur notre sol soient respectés, ou les recherches pour de vrais partenariats Nord-Sud. Dans tous ces combats, les chrétiens ont été et sont encore très présents – bien entendu, avec beaucoup d'autres – souvent de manière discrète ; mais lorsqu'on les interroge, on découvre que leur foi y est pour beaucoup.

J'arrête cette énumération qui n'a pas pour but de faire de l'autosatisfaction – cela aurait quelque chose de tout à fait indécent – mais simplement de se réjouir de ce que la solidarité a été et demeure une préoccupation forte chez beaucoup de chrétiens. Ce qui est intéressant surtout dans ce type de survol historique, c'est de voir comment du nouveau apparaît : tout d'abord, par la prise en compte de situations de détresse ou d'injustice auparavant ignorées, mais aussi par la découverte d'autres dimensions de la solidarité (économique, politique, culturelle, psycho-sociale, etc.), enfin, par la recherche de manières d'être qui permettent une vraie relation, une réciprocité dans la solidarité.

À noter qu'il serait tout à fait caricatural de dire que les engagements solidaires des chrétiens se seraient cantonnés à l'aide d'urgence ou au soulagement des maux. Parmi les exemples cités, certains ont débouché sur la création d'institutions qui, peu à peu, sont devenues des éléments indispensables de la société européenne et sont entrés dans le cahier des charges des pouvoirs publics. Et certains de ces engagements sont des combats pour la justice qui ne laissent pas en reste tant que les règles du jeu ne sont pas transformées. D'autres enfin invitent à des prises de conscience, appellent à des changements de regard et mettent en cause des réflexes profondément ancrés dont on ignorait même la réalité jusqu'à ce que leurs conséquences soient mises en lumière.

J'espère de tout mon cœur que cette créativité en matière de solidarité ne s'arrêtera pas et que des initiatives nouvelles permettront à un grand nombre d'apporter leur contribution dans des combats nouveaux qui apparaissent autour, par exemple, de l'écologie, de la promotion d'une consommation responsable, du dialogue entre les peuples et les cultures, de la solidarité entre générations, etc.

Aujourd'hui, reprendre la solidarité à partir de l'élémentaire

Pour le moment, je veux en fait attirer l'attention sur autre chose qui oblige à reprendre la solidarité à partir de l'élémentaire, à partir de ce qui est premier, primordial, qui oblige à revenir au BA-ba sans lequel aucune action significative ne peut être entreprise². Car il me semble qu'aujourd'hui la solidarité est menacée par un phénomène diffus, difficilement saisissable, mais que l'on peut repérer à partir de quelques faits assez récents, lourds de signification. J'en nomme quelques-uns :

– Le phénomène du suicide sur le lieu du travail était pratiquement inconnu il y a douze ans. Aujourd'hui, il a pris des proportions inquiétantes. Les experts disent qu'il est associé à des mutations profondes dans l'organisation du travail et dans la manière de s'y investir, qui ont fait considérablement reculer les formes ordinaires de solidarité entre collègues³.

– Les difficultés autour du collègue et, plus largement, à propos de la formation des jeunes, que le film *Entre les murs* adapté du roman de François Bégaudeau a mis en images – même s'il a été contesté : faut-il y voir un phénomène limité à des groupes sociaux précis – les « jeunes des banlieues » – ou bien est-ce l'indice d'une difficulté de communication entre générations, qui prend parfois la tournure d'une défiance, d'une grande difficulté à établir la confiance minimale pour pouvoir s'adresser les uns aux autres de manière respectueuse ? La question est ouverte⁴.

- L'isolement dans lequel certains vivent : tel cet homme José, 62 ans, découvert mort chez lui dans son appartement HLM, le 12 octobre dernier, plus de deux ans après son décès⁵.

Ce qui est ici en question, ce ne sont pas des problèmes qui correspondent à des grandes causes facilement repérables ; il s'agit plutôt de l'élémentaire du vivre ensemble. Allons-nous vers des sociétés où l'on se côtoie sans prêter attention les uns aux autres, où nous n'avons plus le temps ni l'énergie de nous parler, entre voisins, entre collègues, entre membres d'une même famille ? Nous pouvons bien engager toutes sortes de combats pour faire triompher toutes sortes de droits, si cela nous manque, si nous employons notre énergie à nous protéger les uns des autres ou à éviter de nous rencontrer réellement, les combats pour la justice et l'égalité resteront stériles. Pour qu'ils aient une fécondité, cela suppose qu'ils s'enracinent dans un terreau nourricier : celui du goût de vivre ensemble. C'est cette question qui doit être abordée aujourd'hui, me semble-t-il. Je sais bien que la problématique que je viens d'évoquer est discutable, certains dénonceraient ici des propos alarmistes, ils soutiendraient que l'on assiste simplement à une mutation de plus dans les rapports sociaux et la culture. Alors, « pas de soucis », comme on le dit de plus en plus ? Je serais prêt à faire crédit à ce point de vue tranquilisant. Mais je suis plutôt enclin à penser qu'il se passe des choses assez graves, que nos contemporains en ont conscience, que nous cherchons tous, même si c'est confusément, des points d'appuis à partir desquels vivre de vraies solidarités dans ce contexte nouveau, et que les chrétiens peuvent apporter ici une contribution certes modeste, mais non négligeable.

² L'élémentaire désigne ici ce qui vient en premier dans l'ordre des élaborations humaines. C'est là que s'observent en leur état natif les grandes options qui se déploieront formes complexes, plus difficiles à lire. L'attention à l'élémentaire participe donc d'un souci de discernement.

³ Voir par exemple les travaux de Christophe Dejours, *Travail, usure mentale*, Bayard, 2008, et, avec Florence Bègue, *Suicide et travail : que faire ?*, Puf, 2009. Voir également points de vue publiés dans *Le Monde* du samedi 19 décembre, p. 24-25.

⁴ Voir le dossier « Jeunesses, l'avenir au présent », Projet n° 305, juillet 2008, notamment les articles de C. Baudelot, « Un âge de plus en plus difficile » p. 7-16 et d'A. Cugnot « L'hospitalité entre générations » p. 67-71. Voir aussi O. Galland, « La crise de confiance de la jeunesse française », *Etudes*, janvier 2010, p. 31-42.

⁵ Voir *Le Parisien*, 13 oct. 2009.

Trois défis pour le *vivre ensemble*

Quelles seraient les composantes de ce tableau un peu inquiétant que je viens de broser ? J'en nomme ici trois, mais là aussi il faudrait sans doute compléter, nuancer ou préciser :

- nous sommes pris dans une tendance à vivre les relations humaines sur un mode de plus en plus instrumental
- à cela, on peut associer la propension au repli défensif : chacun, ou chaque groupe, cherche à se préserver des agressions possibles, risquant alors de se désengager de la plupart des relations non choisies.
- les appels à contribution désertent l'espace public. Les acteurs semblent privilégier l'attitude du « ne bougez pas, je me charge de tout », au risque d'infantiliser ceux à qui ils s'adressent et de provoquer en retour la fureur de clients qui ne sont pas servis assez vite.

Bien entendu, ce que je viens de dire n'est qu'une proposition de lecture, une hypothèse. Il est clair que ce tableau doit être complété, nuancé, voire même contredit. Mais même si c'est le cas, cela n'empêche pas d'examiner la question qu'il amène et que je propose de travailler : comment pouvons-nous contribuer à une vie plus humaine, à un niveau élémentaire ? Quelle présence pouvons-nous avoir à ceux que nous côtoyons ? Quel engagement aussi dans l'espace public afin de lutter contre ce qui le rend stérile ?

Par rapport à ce genre de difficultés, le recours à des principes éthiques, à des valeurs, aidera parfois. Par exemple, la question mise en titre de mon intervention, « Qu'as-tu fait de ton frère ? », peut être perçue comme un impératif moral, une manière de raviver une inquiétude éthique assoupie. Mais je pense que le problème est à prendre bien en amont : qu'est-ce qui fait que je peux m'intéresser à l'autre comme à un frère, une sœur ? Voilà la question première pour nous. Je dis « nous », sans distinguer entre chrétiens ou non chrétiens, pratiquants ou non. C'est une question pour nous tous. Les chrétiens sont aussi concernés que les autres, car nous baignons dans les mêmes ambiances. Alors, avons-nous – et cette fois-ci le « nous » désigne les chrétiens désireux de donner consistance à leur foi – avons-nous de quoi résister à ce qui semble se profiler ? Comment inventer de nouvelles solidarités dans ce contexte ?

Je vais tenter de travailler cette question, sans prétendre évidemment en faire le tour, à partir d'une double référence : la tradition biblique d'une part, et d'autre part, la rencontre avec les plus fragiles, qu'un compagnonnage avec ATD-Quart Monde⁶ et le Sappel⁷ m'ont permis de vivre. Car je suis persuadé que nous pouvons trouver là quelques aides précieuses afin de redessiner une grammaire de la solidarité à partir de l'élémentaire. J'aborderai successivement trois points : 1. Quelle logique privilégier dans les rapports humains ; 2. Qu'est-ce qui peut nous unir ? ; 3. Revisiter l'espace public.

1. Quelle logique privilégier dans les rapports humains ?

La première question incite à s'interroger sur les logiques à l'œuvre dans les rapports humains, ainsi que sur le crédit à leur accorder.

L'indispensable échange calculé

Un regard rapide sur les rapports au sein desquels nous évoluons peut amener à considérer que l'essentiel d'entre eux est constitué par des échanges calculés. Il est facile

⁶ Pour une première découverte, voir Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Église*, Le Centurion 1983.

⁷ Pour en savoir plus, voir Dominique Paturle, *Ces pauvres qui interrogent l'Église*, L'Atelier, 2005, ainsi que le périodique Le Sappel.

de se laisser convaincre que ce sont eux qui mènent la course. Par « échanges calculés », j'entends toutes ces relations dans lesquelles on s'engage à condition de percevoir une rétribution. Par exemple un contrat de travail est un échange calculé – on détermine ce qu'on apporte et ce qu'on reçoit en retour – et plus largement tous types de contrats, même implicites, conditionnés par des rétributions. Tout cela est indispensable pour organiser la répartition des tâches et rendre les contributions des acteurs prévisibles dans des sociétés extrêmement complexes et qui exigent de la part de chacun une très fine spécialisation. À noter que l'échange calculé concerne aussi l'aspect qualitatif de la relation : parmi ce que j'attends en retour figurent également des rémunérations de type gratifications, honneurs, plaisirs, territoires à connaître ou à contrôler, promotions en termes de responsabilité, de surface de contacts, de notoriété⁸, etc. A contrario, je me sens en droit d'abandonner une relation dans laquelle je ne perçois aucun bénéfice de ce type.

Ce système des échanges calculés a une autre fonction. Il conduit à établir des classements non seulement des prestations fournies, mais également des agents. Il va permettre de désigner celui qui est le plus fiable, le plus rentable par rapport à ce qui est visé. Celui qui donne peu de résultats sera classé en bas. Hors jeu, seront relégués ceux que l'on considère comme inaptes à souscrire aux règles que l'on s'est données. Heureusement, il y a plusieurs manières possibles de classer, avec des critères différents qui ne valorisent pas les mêmes aspects, ce qui laisse la possibilité de contester ou de dénoncer le fait qu'on n'a pas utilisé la bonne grille d'évaluation⁹.

De ces échanges calculés, nous avons besoin. Notre société ne peut tenir sans cela. Je n'incite donc en aucune manière à les mépriser. En revanche, dans un contexte où de plus en plus d'échanges doivent passer par le calcul, une question primordiale apparaît : ce type de rapports représente-t-il le tout de la vie ? Est-ce lui qui fait exister ? Est-ce lui qui est à la source de ce que nous sommes ?

Refuser de faire de l'échange calculé la source de la vie

On peut croire que ce sont ces enchevêtrements d'intérêts qui font tourner le monde et suscitent la vie. Si c'est exact, cela signifie que celui qui ne parvient pas à être performant dans l'échange n'existe plus. Il n'a plus de raison d'être. Il meurt. Les sociétés très complexes, tissées de part en part de rapports calculés, sont sans doute tentées de raisonner sur ce mode-là. Et nous aussi. Plusieurs conséquences en découleraient : tous subiraient une érosion de leur personnalité, puisque les échanges calculés laissent de côté ce qui fait le caractère singulier, incomparable, d'un être au profit de ce qui peut se mesurer (ils ne permettent rien de plus que de situer les prestations et leurs agents sur une règle graduée). Cela signifierait également la fin de la créativité, c'est-à-dire de l'intérêt pour ce qui est vraiment nouveau – qui est de l'ordre de l'irruption d'un jamais vu : une naissance, comme l'écrit Hannah Arendt – pour se centrer uniquement sur l'augmentation de ce qui existe déjà¹⁰. L'espérance serait ainsi ramenée à la croissance ! Une autre conséquence serait la mise en place d'une logique implacable qui conduit à écarter ceux qui sont « inutiles au monde » – les pauvres, les personnes handicapées, les plus âgés, et tous ceux qui sont difficiles à supporter pour

⁸ Cela dit, la rémunération monétaire tend à gagner du terrain au sein des échanges calculés ; ceci s'explique notamment par sa prétention à être un « traducteur universel » et par la précision des calculs qu'elle permet. Cf. Marcel Hénaff, *Le prix de la vérité, Le don, l'argent, la philosophie*, Seuil 2002, « L'universel traducteur ou les nouvelles voies de l'autonomie », p. 434-449.

⁹ Luc Boltanski et Laurent Thévenot ont mis cet aspect en lumière dans *De la justification, Les économies de la grandeur*, Gallimard « Nrf essais », 1991.

¹⁰ Cf. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, chap V, L'action, section intitulée « La révélation de l'agent dans la parole et l'action », Calmann-Lévy, 1961, p. 197-204.

une raison ou une autre – comme le dit cette expression terrible attestée au sortir du Moyen Age¹¹.

La vie nous est-elle donnée par la place que nous occupons dans le réseau des échanges calculés ? La tradition chrétienne dénonce cette perspective : elle refuse d'identifier ce qui peut être obtenu dans l'échange avec ce qui constitue la personne elle-même, comme on le voit par exemple dans le psaume 61-62 : « si vous amassez des richesses, n'y mettez pas votre cœur ». Elle n'accepte pas cette vision qui reviendrait à nous réduire à des instruments perfectionnés et transformerait les instruments de mesure en idole, c'est-à-dire, en ce qui prétend donner la vie sans le faire, tout en énonçant des exigences tyranniques¹². Elle ne méprise en rien la nécessité d'un calcul et d'une rémunération, comme l'atteste l'importance du thème de la justice dans la Bible (« La balance fausse est une abomination pour le Seigneur, mais le poids juste a sa faveur », Proverbes 11,1), mais elle refuse que cet élément prétende être l'alpha et l'oméga de nos rapports. Le discours sur la montagne (Mt 5-7), par exemple, invite explicitement à dépasser une logique comptable. D'après cette perspective, nos relations sont en réalité assises sur un fondement beaucoup plus large et plus profond qui, en même temps, passe facilement inaperçu. Pour comprendre cela, je propose de s'arrêter un moment sur la relation d'alliance, centrale dans la tradition biblique. Nous en recevrons quelque lumière pour interpréter et vivre toute relation humaine.

Étonnante alliance

Dans l'Alliance, Dieu s'engage vis-à-vis d'un peuple, et son engagement est sans condition préalable. Son peuple lui répondra plus ou moins. Parfois, plus du tout. Et pourtant l'engagement de Dieu, lui, demeure : il est irrévocable. Pour que la réponse des croyants et du peuple se fasse entendre, Dieu donne une loi, qui comporte donc un certain nombre de choses à faire et des avertissements en cas de non respect. Parfois même, des conséquences précises sont énoncées d'avance (voir par exemple Deut. 28). Les rapports entre Dieu et son peuple paraissent alors soumis à condition ; on entre ici dans la zone des échanges calculés.

Mais ces exigences et avertissements sont là avant tout pour permettre une réponse à l'engagement premier et sans condition de la part de Dieu et pour éveiller ainsi une liberté. Comme l'écrit Paul Beauchamp : « La Loi consiste à reconnaître la gratuité du don¹³ ». Elle permet de mesurer la capacité à répondre, à tenir ses engagements, etc. Elle est donc très importante. Mais elle n'est pas fondamentale. Ce n'est pas elle qui constitue l'élément primordial de la relation avec Dieu : celle-ci repose avant tout sur sa décision, sa volonté de voir l'Alliance prendre consistance. La formulation même du Décalogue le montre, qui, aussi bien en Exode 20 qu'en Deutéronome 5, commence par rappeler la sortie de l'esclavage d'Égypte, liberté nouvelle donnée par Dieu, par fidélité au lien existant déjà avec Abraham, Isaac et Jacob (cf. aussi Ex. 2, 24).

Ainsi l'Alliance est-elle constituée par le jeu de deux éléments¹⁴ : un engagement premier de la part de Dieu sans condition préalable d'une part – c'est cela qui est primordial et ce sera pour le peuple hébreu source de vie –, d'autre part, la réponse que Dieu espère le conduit à poser des exigences qui deviendront autant de repères grâce auxquels le croyant pourra s'engager en retour et prendre conscience du chemin qu'il fait en cette

¹¹ Cf. Bronislaw Geremek, *Les marginaux parisiens aux XIV-XV^e siècles*, Flammarion 1976, ainsi que *Inutiles au monde, Truands et misérables dans l'Europe moderne, 1350-1600*, Gallimard, 1980.

¹² Paul Beauchamp, *D'une montagne à l'autre, La loi de Dieu*, Seuil, 1999, chap.VII, « Ressembler à l'idole », p. 92-109.

¹³ Paul Beauchamp, *L'un et l'autre Testament*, 1. Essai de lecture, Le Seuil, 1976, p. 64.

¹⁴ C'est *Le Dieu de la promesse et le Dieu de l'alliance*, de Jacques Vermeylen, Le Cerf, 1986, qui m'a inspiré ce point, bien que je ne suive pas vraiment sa terminologie.

direction. C'est de cette manière que le contrat, qui comporte la nécessité de mesurer, de vérifier – un certain calcul, donc –, trouve une place au sein de la relation à Dieu.

Évidemment, ce montage subtil entre engagement sans condition préalable de la part de Dieu et exigences à respecter pour que la relation prenne consistance ouvre un débat : s'agit-il de deux éléments de poids équivalents, ou bien l'un prédomine-t-il clairement sur l'autre ? Dieu se donne-t-il réellement gratuitement ? La Loi est-elle ce qui sauve, c'est-à-dire la source de la vie ? La tradition chrétienne prend position et se prononce sans équivoque sur ce point. Elle le fera explicitement lorsque la question du rapport entre chrétiens issus du judaïsme et du paganisme se posera et discernera alors en se souvenant de l'enseignement de Jésus sur la Loi, ainsi qu'en méditant sur la mission du Christ, notamment sa Pâque (chez saint Paul). Elle en conclura que l'élément déterminant est bien l'engagement de Dieu, ramenant ainsi la Loi à une fonction pédagogique qui aide le peuple de l'Alliance à formuler sa réponse et grandir en liberté (cf. Gal. 3, 23 – 4, 7).

Une source d'inspiration pour envisager toute relation humaine

Cet exemple de la relation d'alliance ne peut-il être inspirant pour toute relation humaine, c'est-à-dire tout rapport qui renonce à la réduction de l'autre à un objet, qui refuse la violence ? Ne peut-on pas en effet toujours y distinguer le jeu de deux éléments ; d'une part, un engagement sans condition préalable, qui, à la question « pourquoi ? », n'apporte pas d'autre réponse que : « parce que c'est toi » ; d'autre part, des échanges qui eux peuvent se mesurer. Le premier élément ne se mesure pas, sur aucune règle graduée – c'est pourquoi il peut passer totalement inaperçu : il ne se présente jamais en exhibant une facture à payer. Et c'est lui en réalité qui appelle à l'existence, car il fait entendre quelque chose comme un « je tiens à toi », « je t'appelle », « on n'a pas encore tout vu de ce que tu portes ». C'est cela qui fait grandir. De ce côté-ci se tient la vraie vie. C'est pourquoi un croyant peut y reconnaître le don de Dieu. Les rapports régis par le contrat quant à eux sont indispensables pour permettre la libre réponse du sujet ; sans eux, les liens seraient fusionnels et interdiraient qu'une parole propre résonne face au donateur.

L'appel d'un engagement sans condition vis-à-vis de l'autre ne se fait pas entendre uniquement dans les rapports privilégiés comme la relation amoureuse ou le lien éducatif. Il se décline de mille manières, jusqu'au regard porté sur celui ou celle qui se tient derrière le guichet ou à la caisse du supermarché : la personne est-elle réduite à sa fonction ou bien est-elle considérée aussi pour elle-même ? De même, il n'est pas réservé à la sphère des rapports interpersonnels, mais peut être orchestré par une institution. L'école par exemple, l'hôpital, la justice et sans doute tout « service public » peuvent faire entendre un « nous tenons à toi ». Même dans le champ économique, cette réalité est perceptible, notamment dans la rencontre de partenaires avec qui la confiance¹⁵ s'établit, permettant ainsi une créativité insoupçonnée au départ. Et puis, est-il inconcevable de penser que cet appel puisse s'exprimer aussi à l'échelle des très grands ensembles comme entre des peuples ? La réconciliation franco-allemande aurait-elle pu avoir lieu sans qu'il y ait quelque chose de cela qui intervienne entre ces deux pays ?

Ce sont les plus fragiles qui m'ont obligé à redécouvrir cet aspect de la relation. Entrer en rapport avec eux demande en effet de mettre au premier plan une logique d'alliance. C'est cela qu'ils appellent d'abord quand ils font entendre, d'une manière ou d'une autre : « si tu viens, que ce soit pour moi ; parce que c'est moi ; et non pas pour réussir ce à quoi tu rêves de parvenir ». Et souvent, la relation avec ceux qui sont en précarité ou en souffrance est rude. On n'entend pas toujours de réponse, à cause de toutes sortes de

¹⁵ Sur cette question, voir Michela Marzano, « Qu'est-ce que la confiance ? », *Etudes*, janvier 2010, p. 53- 63, où l'auteur distingue ses deux aspects, *trust et reliance*, et souligne l'impossibilité de réduire la confiance à seulement l'un des deux.

blesures qui empêchent de s'exposer tant que la confiance n'est pas établie. Ce faisant, la volonté de s'engager vraiment avec eux est mise à l'épreuve. Au total, ils invitent donc à redonner la première place à ce qui est fondamental, à l'élément de non conditionnalité de l'engagement. Ils font faire un petit pèlerinage aux sources de la vraie vie, là où les croyants peuvent reconnaître le don de Dieu. Notons au passage que si c'est bien vrai, cela veut dire que la rencontre des plus fragiles est une véritable expérience spirituelle. Et donc qu'il s'agit d'une source pour la foi des chrétiens et non le simple lieu de « l'application de l'Évangile », ou de la mise en œuvre de valeurs inspirées de celui-ci. Mieux, on peut dire que pour le chrétien, il s'agit d'un vrai rendez-vous avec le Christ, car lui est allé jusqu'au bout de la logique d'alliance : pour maintenir le lien, il a risqué sa vie et l'a perdue, montrant ainsi qu'il préférerait le lien à sa propre vie.

Un regard sur la tradition de l'Alliance invite donc à voir un peu autrement le jeu de nos rapports et permet de reconnaître l'engagement vis-à-vis d'autrui sans condition préalable comme ce qui est fondamental, et de relativiser l'importance des systèmes comptables que nous nous donnons pour pouvoir vivre ensemble. Les deux sont certes indispensables et même indissociables, mais c'est le premier qui appelle véritablement à la vie. Or, dans nos ambiances d'images et de techniques, on peut oublier à peu près totalement cet élément primordial. D'où l'importance de refuser cette omission, de reconnaître cet aspect de la relation et d'en prendre soin. Je rejoins ici, il me semble, l'enseignement de Benoît XVI dans son encyclique *L'amour dans la vérité*, lorsqu'il insiste, dans son chapitre III, sur le caractère indissociable de la justice et de la gratuité. Par exemple : « Si hier on pouvait penser qu'il fallait d'abord rechercher la justice et que la gratuité devait intervenir comme un complément, aujourd'hui, il faut dire que sans la gratuité, on ne parvient même pas à réaliser la justice » (n° 38).

2. Qu'est-ce qui peut nous unir ?

N'avons-nous pas, à partir de là, de quoi penser à nouveaux frais ce qui peut unir un groupe, une communauté ? Et donc, aussi, ce qui permet d'envisager leurs rapports autrement qu'en termes de défense ou d'auto célébration ? C'est un point important dans notre contexte où l'on parle beaucoup de replis identitaires et où les systèmes de sécurité prolifèrent¹⁶. J'aborde ici le deuxième défi pour la solidarité : qu'est-ce qui peut nous unir ?

Deux manières d'être en dettes¹⁷

Pour avancer sur ce point, regardons les évangiles en étant attentif à la manière dont les gens se rassemblent autour de Jésus. Toutes ces personnes n'ont-elles pas en commun de se reconnaître en dettes ? On pourrait distinguer, d'une part, ceux qui ont conscience d'avoir beaucoup reçu et qui, en retour, voudraient s'engager pour que des choses changent pour d'autres aussi. C'est le cas du groupe de ceux qui suivent Jésus. Ils sont en dette, au sens où ils veulent redonner quelque chose de ce qu'ils ont reçu. Mais il y a d'autre part, tous ceux qui appellent Jésus au secours : les pauvres, les malades, les suppliants, ceux qui sont sans cesse remis devant ce qui leur manque pour avoir une vraie place dans le monde. Ils sont en dette au sens où ils ont conscience d'un manque radical, leur vie est percée de partout, ils sont en défaut.

Les deux groupes n'ont-ils pas tout intérêt à se rencontrer ? Les premiers, ceux qui ont conscience d'avoir beaucoup reçu et qui veulent donner en retour, ont besoin de découvrir que l'on peut malgré tout vivre en dettes, en manque, que l'on n'est pas obligé de rembourser, et qu'au contraire, vouloir à tout prix payer en retour peut empêcher de

¹⁶ Cf. Zygmunt Bauman, *Le présent liquide, Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, 2007.

¹⁷ Le livre de Nathalie Sarthou-Lajus, *L'éthique de la dette*, Paris, Puf, 1998, m'a beaucoup inspiré pour toute cette section.

vivre parce que cela ramène toujours vers l'arrière. Les deuxièmes ont besoin de découvrir que, bien qu'étant percés de partout, ils ont cependant un trésor à offrir : ce trésor, c'est eux-mêmes et il ne peut se mesurer sur aucune règle graduée. Mais eux rappellent aux premiers, grandeur nature, que le manque est constitutif de l'existence, et qu'être en dettes n'est pas la fin du monde. Quant aux premiers, ils certifient aux deuxièmes qu'ils ont bien une place et un rôle crucial à jouer, et qu'eux aussi peuvent donner.

Pour entrer dans la relation d'alliance évoquée précédemment, les deux groupes ont besoin l'un de l'autre. Les deuxièmes attestent que ce qui permet de vivre, c'est non pas de réussir telle ou telle chose, mais d'accueillir ce qui nous appelle à l'existence – plus précisément, Celui qui appelle à l'existence, si l'on en croit les évangiles. Ainsi, les premiers découvrent qu'effectivement, la vie se donne et ne se compte pas ; ce qui leur permet de porter autrement le souci que réponse soit faite au don.

Autour de Jésus, les endettés se rencontrent

Autour de Jésus, ces deux groupes se sont rencontrés. Et ils se sont mêlés. On le voit par exemple dans l'épisode de la Cananéenne (Mt 15, 21-28), dans celui de la guérison qui suit la transfiguration (Mc 9, 14-29), ou dans l'entretien avec la Samaritaine (Jn 4). Il faut mentionner aussi le premier récit de la multiplication des pains en Marc (Mc 6, 30-44), la manière dont Jésus répond aux angoisses de grandeur des disciples (Mc 9, 33-37 ; complété par Mc 10, 13-16), la guérison de Bartimée (Mc 10, 46-52). Malgré le petit nombre de scènes explicites de rencontre entre disciples et « suppliants », on peut penser qu'ils sont suffisamment significatifs pour y voir un élément structurant du récit évangélique.

On doit même dire que les deux groupes se sont mêlés. Quelques textes l'attestent : le récit de l'appel de Lévy, tardif par rapport aux autres (par ex. Mt, 9), ou bien, dans l'évangile de Jean, le récit de la guérison et du combat de l'aveugle né (Jn 9) ; enfin, le discours des béatitudes témoigne de la manière dont Jésus, dans sa prédication, opère la jonction entre ces deux types d'attentes. Par là, les voici conduits à reconnaître qu'ils ne forment pas deux groupes mais qu'ils représentent deux versants de la condition humaine, et que chacun aura grand profit à les découvrir tous deux en lui-même. Autour de Jésus, c'est le rassemblement de ceux qui savent qu'ils ne pourront jamais rembourser, qui ont renoncé à faire valoir ce qui pourrait leur donner de mériter à entrer¹⁸ qui ont découvert que la vie est donnée et que chacun peut répondre à ce don à partir de ce qu'il est lui-même.

Ne s'agit-il pas ici de l'invention d'une manière nouvelle de se rassembler ? De fait, dès que l'on ose se reconnaître ainsi en dettes, nous nous découvrons profondément unis les uns aux autres, bien plus que lorsque nous exhibons un patrimoine qui est le nôtre. Pourquoi ? Parce que se reconnaître en dettes fait chuter toutes les défenses qu'on installe sans cesse autour de ce qu'on pense être notre coffre-fort. Souvent, on se rencontre sur le mode : « je te montre mon coffre-fort, et toi tu me montres le tien », et la relation est difficile. Alors que si nous savons que le coffre-fort est vide, nous pouvons laisser tomber les défenses. Cela dit, se reconnaître ensemble en dettes demande une grande confiance. Ce n'est pas si facile. Le réflexe spontané, face aux autres, est de mettre en avant ce que l'on a à faire valoir. L'Évangile fait faire une vraie révolution.

¹⁸ La parabole des invités au festin (Mt 22, 1-14 et Lc 14, 15-24) le dit explicitement.

Se rassembler à partir de ce qui nous manque

Ne peut-on pas voir ici une promesse pour la société ? Nous ne sommes pas condamnés à la rivalité et aux comparaisons, nous ne sommes pas condamnés à perfectionner sans cesse nos systèmes de défense. Parce qu'il existe une manière de se retrouver qui consiste à se rassembler non pas autour d'un patrimoine, mais de ce qui nous échappe radicalement, de ce qui nous manque¹⁹ : le don que nous avons reçu, que nous ne pouvons ni évaluer précisément, ni rembourser, ce qui en nous crie famine et souffre, ceux qui nous manquent parce que personne ne les appelle jamais, Celui qui nous manque, parce qu'il échappe à notre emprise. L'Évangile invite ainsi à une autre manière de se réunir, mise en oeuvre, concrètement, dans l'Église, mais qui peut être partagée au-delà.

3. Revisiter l'espace public

Ce qui permet ainsi de se réunir autrement passe aussi par des manières de se rencontrer, de chercher l'autre comme quelqu'un qui pourra répondre avec ce qu'il porte en lui de singulier. Il s'agit ici d'appels que nous nous adressons : appels parfois à faire ceci ou cela, à apporter une contribution, mais à travers cela, plus fondamentalement, appels à l'existence. Voilà qui permet d'aborder ici le troisième défi – revisiter l'espace public – qui part de l'impression que, dans l'espace public, il y a beaucoup de slogans, de gesticulation et d'images, mais peu de vrais appels.

Les plus pauvres radicalisent la question de la justice²⁰

Là aussi, je m'appuierai à la fois sur la Bonne Nouvelle et sur ce que nous apprennent ceux qui ont connu la misère. Les personnes très éprouvées dans leur existence, au point de sentir sans cesse comme une menace sur leur être, ont un sens aigu de la justice. Mais souvent, elles radicalisent ce souci : elles ne visent pas d'abord une meilleure rétribution ni ne revendiquent une reconnaissance en proportion de ce qu'elles ont apporté. En ce sens-là, elles ne se satisferaient sans doute jamais d'une manière de concevoir la justice comme un équilibre comptable. Elles associent en fait la justice au dévoilement de la vérité, vérité qui porte sur les êtres eux-mêmes, et qui échappe à toute mesure, à toute table de calcul. Voici un petit poème réalisé par des chrétiens du Quart-Monde pour un chemin de croix²¹, et qui exprime cela clairement : « L'oubli est présent, vie injuste, abandonnée depuis le plus jeune âge, la vérité n'est pas faite. »

Ne s'agit-il pas ici de la protestation ultime des plus pauvres, de ceux qui ont en quelque sorte renoncé à faire valoir leurs états de service sur une quelconque échelle de grandeur ? La vérité en question porte sur ce que l'on est. De cela, on ne peut dire grand chose précisément, parce que cette vérité demeure masquée- ce que l'on est vraiment – qui peut seulement être pressenti – n'a pas trouvé l'occasion de se manifester. Cette non-manifestation, ici, est associée à l'abandon : un être abandonné ne peut accéder à ce qu'il est ni le partager. On retrouve ici, soit dit en passant, l'importance de l'alliance : seule une relation d'alliance – c'est-à-dire qui se refuse à l'abandon – permet à quelqu'un de naître à lui-même.

¹⁹ Ce trait m'a été suggéré aussi par la lecture de Roberto Esposito, *Communitas, Origine et destin de la communauté*, Paris, Puf, 2000.

²⁰ Cette section est en partie la reprise d'un article que j'ai écrit pour la *Lettre aux Communautés de la Mission de France*, n°249, avril 2009, p. 43-47.

²¹ Ce chemin de croix a été publié dans *Prier*, Hors série, n° 87. Voir aussi le numéro spécial de la revue *Le Sappel*, n°63, mars 2005, qui présente sa réalisation.

Le thème de la justice s'en trouve radicalisé. Il ne s'agit plus d'abord d'une affaire de comptes, de rétribution à opérer correctement. Fondamentalement, il est question de faire droit à la singularité de chaque être, de lui permettre de venir au jour afin qu'il puisse s'exprimer, se manifester, se dire dans un jeu d'appel et de réponse où d'autres sont aussi engagés²². Cela peut-il se régler au terme de disputes, de négociations et de calculs ? Non, bien entendu. C'est pourquoi sont mis en cause non seulement telle ou telle manière de compter qui n'est pas juste, mais également le fait même de compter. Aucun bilan des coûts et des gains ne pourra venir à bout de ce désir de justice que nous portons. La justice que l'on peut attendre de la bonne gestion des différends et des contentieux est incapable à elle seule d'appeler ce que chacun porte en lui-même et qui demeure caché.

Une cité où tous sont appelés

Les plus pauvres, tenus en dehors de la plupart de nos petits commerces, ne nomment-ils pas ce qui se cherche à travers les multiples conflits de justice : que chacun soit accueilli dans sa singularité et appelé à apporter, dans l'espace public, la note unique que lui seul peut faire entendre ? L'existence, vue dans cette perspective, n'est pas sous-tendue par le règlement des différends, elle s'origine dans un appel : l'appel grâce auquel nous tenons debout et que nous pouvons à notre tour faire entendre à ceux que nous côtoyons et qui demeurent, jusqu'à leur dernier souffle, en genèse. Pour les croyants, un tel appel s'origine en Dieu lui-même – Lui qui « fait vivre les morts et appelle à l'existence ce qui n'existe pas » (Rm 4, 17) – mais il est relayé par tous les vivants.

Une autre vision de l'espace public

Ceci esquisse la vision d'une Cité qui ne serait pas en reste tant que tous ne sont pas appelés à y contribuer à partir de ce qu'ils portent de singulier. C'est une société qui s'organise pour convier chacun, sans bien sûr savoir ce qu'il sera, ce qu'il donnera à voir et à entendre, une société qui manifeste qu'elle compte sur lui et l'espère, parce qu'il est unique. Est-ce une utopie ? Oui, car jamais une société ne s'organisera ainsi : cela supposerait de sa part de laisser au second plan les réflexes sans doute insurmontables de défense et d'auto-promotion. Mais quelque chose de cela peut malgré tout advenir. Nous l'expérimentons très concrètement à l'échelle d'une famille, d'un réseau d'amis, d'un établissement scolaire, d'une association, dans une troupe de scouts, une équipe de révision de vie, une paroisse, une entreprise, une maison de quartier. Si la fécondité de cette logique est perceptible dans des petites réalités, ne le serait-elle pas plus largement ?

Par rapport à la vision spontanée que l'on a souvent de l'espace public – le lieu où se règlent nos différends –, il s'agit d'une véritable révolution. L'attention est déplacée de la gestion des rivalités vers ce qui est en genèse. Sans pour autant négliger la dimension conflictuelle du vivre-ensemble, l'importance de celle-ci est relativisée et les énergies qu'elle mobilise réorientées, afin qu'elles contribuent elles aussi, par la mise en cause permanente de l'injustice des lois et règlements en vigueur, à l'accueil des nouveaux venus. C'est une révolution silencieuse : elle consiste d'abord en un changement de regard et de disposition. Mais les fruits qu'elle porte sont eux bien tangibles. Prendre au sérieux cette vision de l'espace public, c'est penser autrement le rôle d'un acteur : non pas celui qui impose sa présence et son action à des spectateurs contraints de faire avec, mais celui qui s'engage avec d'autres, afin que l'espace public ne se ferme pas sur le cercle de ceux qui s'y sont manifestés et qu'il reste ouvert à de nouveaux venus, notamment ceux dont on n'entend jamais la voix. Cette conception du vivre ensemble est indissociable d'une certaine vision de Dieu : non pas un maître ombrageux qui s'impose à nous comme de l'extérieur, mais quelqu'un qui appelle, et qui le fait sans

²² Cette perspective doit beaucoup à la réflexion de Hannah Arendt sur l'action. Voir dans *Condition de l'homme moderne*, op. cit., chapitre V « L'action ».

s'imposer, humble envoyé qui vient nous visiter : « Voici : je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entre rai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi. » (Ap. 3, 20)

* *
*

La manière dont se pose la question de la solidarité aujourd'hui invite, je crois, à revisiter ce qui en constitue l'élémentaire. Je l'ai fait dans une double écoute, de la Bible et de ceux qui vivent durablement dans la souffrance de n'être pas considérés. Successivement il a été question :

- d'autres manières de s'unir, non pas à partir d'un patrimoine à défendre, mais d'une conscience d'être en dettes, c'est-à-dire bénéficiaire d'un don qu'on ne peut rembourser, mais qui permet de répondre, de se risquer en retour ;
- d'autres manières de voir l'espace public, non d'abord comme le lieu de règlement de nos différends, mais comme l'espace où nous pouvons appeler – ou rappeler – à l'existence tout être qui n'a pas encore délivré son mystère, c'est-à-dire, tout être.

Finalement, il est question de la manière dont le *vivre ensemble* est provoqué par l'Évangile. Car celui-ci ne limite pas son oeuvre aux cœurs, aux consciences. Il n'accepte pas non plus d'être cantonné à des convictions, fussent-elles éminemment louables . Il met aussi en travail les manières spontanées que nous avons de nous rapporter les uns aux autres. Ce dont il a été question au fil de ces pages, c'est donc d'une d'évangélisation du champ relationnel. Nous avons, dans la tradition chrétienne, un terme pour parler de cet aspect de la Bonne Nouvelle : celui de *diaconie*. Sans doute avons-nous à le redécouvrir²³.

Si j'ai tenu à revisiter l'expérience de la solidarité à un niveau élémentaire, ce n'est pas seulement à cause du contexte actuel, c'est aussi parce que l'on redécouvre, à cette occasion, que la question est à la portée du grand nombre. Elle concerne bien plus que ceux qui sont particulièrement sensibles à ce thème : les militants. La perspective ici suivie vise aussi à redonner aux différents membres de la communauté chrétienne le goût des engagements dans le monde. C'est une tâche de longue haleine pour l'Église, sans cesse à reprendre. C'est à partir de ce terreau que naîtront de nouvelles initiatives solidaires, audacieuses, provocatrices parfois, et qui iront jusqu'à toucher le champ politique. C'est ainsi que nous apportons une contribution pour une société autre.

Débat

Table des questions* : Deux grandes catégories se dégagent des questions reçues à cette table : l'une touchant plus à la théologie et aux positions de l'Église par rapport au sujet. L'autre rassemblant des questions diverses, souvent des demandes d'éclaircissement. Ainsi cette première question : *qu'est-ce que le SAPPÉL que vous avez évoqué ?*

Etienne Grieu : Le SAPPÉL est né à l'intérieur d'ATD Quart Monde. Ce sont des chrétiens du Quart Monde. En 1989, après la mort du Père Wresinski, le SAPPÉL a pris son autonomie par rapport à ATD. Ses équipes sont surtout présentes dans la région lyonnaise, mais on en trouve quelques-unes ailleurs en France. Ce sont elles qui ont

²³ Cf *Un lien si fort, Quand l'amour de Dieu se fait diaconie*, L'Atelier, 2009.

* **Nathalie Sarthou-Lajus**, rédactrice en chef adjointe du mensuel *Études*, présidait et animait cette séance. À la table des questions, **Christian Mellon** et **Alain Heilbrunn**, membres du Conseil des Semaines sociales de France, relayaient les questions des participants.

réalisé notamment un très beau chemin de croix en sérigraphie publié dans un numéro de *Prier*²⁴.

— *Pouvez-vous préciser ce qu'est la diaconie et son lien avec la solidarité ?*

J'ai dit en conclusion que mon intervention portait finalement sur l'évangélisation du champ relationnel. Ce n'est pas seulement notre cœur qui est appelé à être évangélisé, mais notre manière de nous rapporter les uns aux autres. Dans la tradition de l'Église, le mot qui désigne cela est la diaconie. Il désigne, dans la manière courante dont on l'entend, les œuvres de solidarité et de charité, mais je pense que c'est encore plus large que cela. La diaconie n'est pas un département de la vie de l'Église qu'elle pourrait à la limite sous-traiter à quelques-uns qui en deviendraient spécialistes et qui permettraient à la communauté chrétienne de s'en défaire. Non, dans la tradition chrétienne, la diaconie n'est pas un élément annexe de la vie de l'Église, mais au contraire tout à fait central. C'est ce qui nous a été notamment redit très clairement par Benoît XVI dans sa première encyclique, *Deus caritas est*. La diaconie est aussi centrale pour l'Église que la célébration des sacrements, l'écoute de la Parole de Dieu et l'annonce de la Bonne Nouvelle. Nous avons, je crois, à redécouvrir cet aspect de l'Église. Le côté un peu étrange du mot 'diaconie' nous oblige justement à nous arrêter pour réfléchir à nouveaux frais sur l'importance de la solidarité dans les communautés chrétiennes.

— *Vous n'avez pas parlé des sacrements comme ressource importante pour vivre la solidarité. Ne faudrait-il pas aussi montrer en quoi le baptême, l'Eucharistie, la vie liturgique peuvent se rattacher au thème de la solidarité ?*

Il y aurait énormément à dire sur ce sujet de la place des sacrements, notamment sur l'Eucharistie. Elle est ce qui instaure un nouveau type de liens dans la communauté chrétienne. On pourrait rattacher cette réflexion à la question : comment nous rassemblons-nous ? Nous rassemblons-nous autour d'un patrimoine à défendre ? Ou nous rassemblons-nous autour de Celui qui nous manque, de ceux qui nous manquent et de ce qui nous manque en nous ? L'Eucharistie permet vraiment cela. Il y aurait donc beaucoup à dire, mais on ne peut pas tout traiter dans une intervention forcément limitée par le temps²⁵.

— *D'autres questions pointent l'attitude de l'Église d'aujourd'hui, le décalage entre les perspectives ouvertes par l'exposé, et largement partagées par les semainiers, et le terrain ou le discours de l'Église. Une personne dit combien elle a apprécié que vous ayez parlé de la solidarité non pas comme un devoir que l'on fait parce que Dieu nous le demande, mais un engagement « parce que c'est toi », dans une gratuité. En même temps, elle fait remarquer que, dans sa paroisse, la solidarité est toujours présentée de manière moralisante...*

La solidarité n'est pas qu'un devoir : c'est vrai que ce n'est pas toujours ce que l'on entend en paroisse. Notre pente naturelle est de penser la solidarité d'abord en terme d'injonction éthique. Loin de moi d'ailleurs l'idée qu'il faut mettre cet aspect éthique de côté – sans lui, on risque d'aller vers du n'importe quoi ! Mais il ne doit pas être le seul. Il y a cette dimension fondamentale qui fait dire : « si je m'engage, c'est parce que c'est toi ; il n'y a pas d'autre raison que cela ».

Ce n'est peut-être pas toujours ce que l'on expérimente dans la communauté chrétienne, certes. Mais même si au départ on entre en relation avec des personnes fragiles ou en souffrance pour des motifs éthiques, on découvre autre chose quand s'installe une vraie relation. Cela finit par être pour le plaisir de rencontrer la personne que l'on continue. Mais c'est seulement en s'y mettant qu'on le découvre. L'exigence morale peut donc jouer le rôle de déclencheur, elle peut permettre une prise de conscience et provoquer une première rencontre. Reste qu'il semble important, au moins dans le discours, de ne

²⁴ Pour en savoir plus, voir site www.sapel.info.

²⁵ Sur ce sujet, voir : É.Grieu « De quelques enjeux actuels pour la pastorale sacramentelle », p 539-561, *Recherches de Science Religieuse* d'octobre-décembre 2009.

pas mettre en avant uniquement l'injonction éthique, parce qu'à terme on risque d'épuiser ses auditeurs. Entendre des injonctions éthiques en permanence, cela finit par peser sur les épaules. Il me semble que partager la joie que l'on a de faire ce que l'on fait est beaucoup plus fécond pour donner le goût de l'engagement solidaire.

Tout ce que je vous ai dit se vérifie-t-il concrètement sur le terrain ? Je dois vous préciser là qu'une des sources à l'origine de cette intervention est l'enquête que j'ai menée pour ma thèse, en interrogeant une trentaine de militants²⁶. Un des critères que j'avais retenus était qu'ils aient tous un engagement extra-ecclésial. C'est en entendant ces personnes-là que je me suis rendu compte de l'expérience humaine et spirituelle que représentait pour eux leur engagement. Ce n'était pas un programme éthique qu'ils auraient eu uniquement dans la tête ; il y avait bien dans leur engagement quelque chose qui les faisait vivre et respirer, qui leur permettait aussi de redécouvrir un autre visage de Jésus Christ. Je pense que concrètement, dans la réalité de ce que découvrent les militants, même s'ils n'ont pas toujours les mots pour le dire, beaucoup font une expérience d'ouverture. Ils sont touchés par ceux qu'ils rencontrent. Ils vivent quelque chose du lien dans la durée et, dès lors, du caractère non conditionnel de la relation. Et tout cela, ce sont des expériences spirituelles. Les personnes en ressortent souvent profondément transformées, ce qui s'accompagne par ce que j'appelle une 'simplification', comme un pèlerinage aux sources de la vraie vie.

Reste bien sûr le questionnement sur ce qu'il faudrait faire pour partager cette solidarité à une échelle beaucoup plus large, celle de la communauté chrétienne ou de la paroisse. Je pense qu'il y a en réalité énormément d'initiatives très intéressantes que l'on ne connaît pas suffisamment et que l'on ne fait pas suffisamment circuler dans l'Église. Je vous en cite deux. Une photographe que j'ai rencontrée m'a raconté que dans sa paroisse, on était en train de monter une exposition photos avec les visages de ceux qui ne peuvent plus venir à la messe parce qu'ils sont trop vieux. Cela paraît tout simple, mais je trouve cette idée géniale. Autre exemple : dans la paroisse d'Issy-les-Moulineaux, a été mis en place un double réseau. Les responsables de la paroisse se sont en effet rendus compte que de nombreuses personnes étaient prêtes à donner un coup de main, mais ponctuellement ; d'un autre côté, il y a les militants habitués à voir regarder autour d'eux et à repérer les souffrances, les solitudes. Ils se sont demandé comment faire entrer en relation ces deux types de regard et de présence. Ils ont donc mis le réseau des « Veilleurs », plutôt les militants, et celui des « Coups de main », et les deux communiquent et travaillent ensemble en complémentarité.

Il existe dans les paroisses beaucoup d'initiatives comme celles-ci, et ce sont elles qui peuvent reconstituer un terreau de solidarité qui risquerait sinon de manquer. Elles sont extrêmement précieuses pour l'Église et pour les cités dans lesquelles nous vivons.

— *Des participants relèvent que dans l'enseignement de Jésus, il y a bien sûr l'alliance, mais aussi une dimension de contestation. Autrement dit, pour être solidaire, ne faut-il pas aussi dénoncer ? Plusieurs font allusion, dans la même perspective, à la théologie de la libération. Le terme de « révolution silencieuse » revient aussi dans certaines réflexions.*

Cette remarque à propos du lien entre solidarité et contestation est très importante. Ce que j'ai dit au long de mon exposé ne signifie pas que les combats pour la justice sont à mettre de côté. De même qu'il ne faut pas laisser de côté la dimension éthique, il ne faut pas laisser tomber le combat pour la justice, c'est-à-dire tout ce qui nous oblige à mesure, à calculer, à voir si les rétributions sont justes ou non. Ces combats doivent continuer et ils peuvent nous amener à contester, à ouvrir des conflits, à établir des rapports de force. Mais il ne faudrait pas absolutiser ces formes du combat, comme si le tout était là. Parce qu'en raisonnant de cette façon, on entre dans ce que j'ai appelé 'la petite idolâtrie', celle qui nous fait croire que c'est cette justice – celle des échanges calculés – qui donne la vie. Quand on mène ces combats-là, et il faut le faire, il ne faut jamais oublier l'autre dimension liée à la non conditionnalité et à l'appel de ceux que l'on n'a pas entendu jusque là. Cela amène aussi à la contestation, oui, et il y a des grands

²⁶ *Nés de Dieu. Itinéraires de chrétiens engagés. Essai de lecture théologique.* Coll. Cogitatio Fidei, Le Cerf, 2003.

exemples de lutte au XXe siècle. Je pense à Joseph Wresinski, à Martin Luther King, qui ont lutté parce qu'il y avait des acteurs que l'on n'entendait pas sur la scène publique. Et ils ont été amenés à ouvrir des conflits pour cela.

—Vous abordez les rapports humains non calculés dans une posture professionnelle ; nous avons souvent à être dans une posture aidant / aidé. Comment, dans le travail social, vivre la posture de pauvre à pauvre où accompagnateur et accompagné sont tous deux fils de Dieu ?

C'est aussi une question difficile. On pourrait l'élargir à tout type de travail. Beaucoup tient, je crois, à la manière d'habiter les fonctions que l'on a et ce que l'on fait. Si on réduit son rôle à assurer une fonction, point, on risque de négliger l'aspect d'alliance dans la relation. Comment faire alors pour mettre en valeur cette dimension qui pousse à dire « c'est à toi que je tiens ; au-delà de ce que nous devons échanger, des problèmes que nous devons régler, il y a quelque chose pour moi de plus fondamental » ? Je crois que beaucoup tient à l'engagement personnel, mais aussi à la manière de s'organiser d'un point de vue institutionnel. Il y a des manières de s'organiser socialement qui permettent de faire entendre cet appel à l'alliance et d'autres moins. Lorsqu'on reçoit les personnes derrière un guichet, ce n'est pas la même chose qu'autour d'une table par exemple. Il y a là toute une réflexion à avoir et pour laquelle nous pouvons beaucoup apprendre de tous ceux qui ont fait alliance avec les plus démunis.

— Le souci des dimensions de gratuité et de don se retrouvent dans la dernière encyclique de Benoît XVI, souligne un participant. Mais plusieurs des notions positives mises en valeur dans votre exposé sont bien difficiles à vivre. Comment susciter le désir de vivre ensemble quand il n'est pas là ? Comment le faire naître ? Même chose pour le désir de justice ou celui d'alliance ? Ils ne sont pas vraiment naturels, notamment dans la vie actuelle et chez les jeunes.

Oui, c'est sans doute difficile, mais je crois en même temps que c'est tout simple. En repensant à ce qu'il vit, aux personnes qu'il rencontre, chacun peut se demander jusqu'où il est prêt à vivre la relation. S'il n'y a pas rétribution, faut-il arrêter là ou continuer ? Il m'est arrivé une belle aventure de ce point de vue : j'avais un filleul, d'une famille d'origine vietnamienne, qui jusqu'à l'âge de 18 ans me parlait très peu. Je lui posais des questions, mais il répondait oui, non, pas plus. Plusieurs fois je me suis demandé si je devais arrêter la relation, puisqu'il semblait ne pas se passer grand-chose. Mais je me suis dit « non, je suis son parrain, c'est comme ça, je continue ». Sans le savoir, j'étais dans une logique d'alliance. Et un jour, ce filleul s'est mis à parler... Je crois que c'est précisément l'élément de non conditionnalité que l'on met dans la relation qui nous appelle à l'existence. L'échange calculé n'appelle pas à la vie parce qu'il n'appelle rien de singulier en nous. Il appelle seulement des résultats que l'on peut donner. Dans les relations familiales, avec les amis, au travail, nous pouvons chaque fois nous demander dans quelle relation nous sommes. Bien sûr, nous faisons alors l'expérience de nos limites, car nous ne pouvons pas tenir des relations sans condition avec toutes les personnes que l'on rencontre – cela fait partie de nos grandes pauvretés. Mais cela n'empêche pas que les personnes soient inscrites dans notre cœur, dans notre prière. C'est aussi très important.

— Quand vous parlez de la rencontre entre deux endettés, comment l'envisagez-vous dans les rapports entre les groupes sociaux ? On comprend dans le cas d'une rencontre interpersonnelle, mais quand il y a des groupes d'acteurs, comment vivre cette dimension ?

Je ne saurai pas bien répondre à cette question très difficile. Mais intuitivement, je suis prêt à parier qu'il y a des choses possibles. Exemple : on peut vivre des combats uniquement sur le mode du rapport de forces et des choses que l'on a à défendre ou à faire avancer à tout prix. Mais on peut aussi vivre des combats autrement, avec la conscience de ce et ceux qui nous manquent. On entendait quelque chose de cela résonner dans le combat de Martin Luther King. C'était bien une lutte sociale dans toute sa splendeur, avec des éléments de rapports de force à mettre en place, mais c'était un

combat qui n'était pas guidé uniquement par la logique du rapport de force. Elle n'était pas absolutisée. Je pense que cela passait par la logique de la reconnaissance d'une dette. En effet, dans son fameux discours « j'ai fait un rêve », il dit aux blancs « vous nous manquez comme frères, et nous vous manquons comme frères. Un jour nous nous retrouverons ». C'est donc bien là une manière possible de vivre des luttes sociales même très sanglantes.

— *Selon vous, la notion de solidarité doit-elle être étendue à la Création, au Cosmos ou doit-elle demeurer dans un horizon humain ?*

C'est une question que les théologiens ont redécouvert ces dernières années. Elle rejoint la question du Salut et celui-ci touche le Cosmos. Oui, il y a quelque chose dont je ne sais pas s'il faut l'appeler solidarité, mais d'un autre type de rapport à trouver avec notre monde. Et il y a pour cela une très belle métaphore dans la Bible, celle du jardin, le jardin des origines et celui la fin des temps devenu le jardin-ville de Jérusalem.